

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

---

Auguste DUPOUY. — *Histoire de Bretagne*, ouvrage illustré de gravures hors texte. Paris, Boivin et C<sup>ie</sup>, s. d. [1932], in-8° écu de vi et 427 pages. — Prix : 24 francs.

La collection *Les vieilles provinces de France*, publiée sous la direction de M. A. Albert-Petit, est très avantageusement connue depuis une vingtaine d'années. Anatole Le Braz projetait d'y faire paraître une *Histoire de Bretagne*. Ce projet, qui allait d'ailleurs assez mal à l'espèce de son grand talent, a été repris et enfin réalisé par un autre écrivain breton, un écrivain qui, tout en possédant quelques-unes des aptitudes brillantes de Le Braz, en possède aussi d'autres, plus positives, que l'histoire requiert. M. Auguste Dupouy a publié naguère, sur l'activité économique de la Bretagne de nos jours, des études très poussées, aussi vivantes d'allure que riches de substance. Curieux d'histoire depuis longtemps, il s'était fait la main à la recherche en racontant la vie de Kerguelen; professeur de lettres, formé à la plus saine discipline classique, il excelle à dominer un sujet : ce sont deux beaux gages de succès pour qui prend à tâche d'exposer dans les limites de 424 pages in-8° toute l'histoire politique, économique, sociale, artistique et intellectuelle, d'une région vaste et diversifiée, depuis l'âge des cavernes jusqu'à la présidence de M. Le Brun.

Son livre est bien fait, intéressant, fondé sur une information généralement sûre. Il brille en outre par un mérite rare, qui le rend reposant pour des lecteurs bretons : une sérénité à bien peu près imperturbable. M. Dupouy ne confond pas l'art de l'histoire avec l'art de la guerre; il ne jette l'anathème à personne, ne se déclare ni pour Blois ni pour Montfort, ni pour La Chalotais ni pour d'Aiguillon, ni pour les chouans ni pour les bleus; il tâche de comprendre les événements et de les faire comprendre, de définir l'état du pays et de ses habitants tel qu'il croit le discerner aux différentes époques. Il s'est naturellement beaucoup servi de la grande histoire

de La Borderie, dont il reconnaît les mérites, des ouvrages de Levot, de Largillière et de MM. Loth et Pocquet, et des publications des sociétés savantes, notamment de la Société Archéologique du Finistère, à laquelle il appartient depuis de longues années. Mais, tout cela, pourquoi ne l'avoir pas dit expressément ? Il n'aurait pas grossi le volume en y ajoutant à la fin une bibliographie sommaire ; plus d'un lecteur lui reprochera de ne l'avoir pas fait. Dans le même ordre d'idées plus d'un regrettera aussi l'absence d'une table détaillée, table qui était facile à faire par le simple regroupement des sommaires placés en tête des chapitres. Quant à l'illustration, composée de douze planches de similis hors texte, choisies judicieusement, elle ne recueillera que des éloges.

L'exposé se présente sous forme d'un récit continu, en dix-huit chapitres, comptant chacun une moyenne d'une trentaine de pages. Qu'on tienne le récit pour « l'ordre naturel », comme il est dit dans l'avant-propos, c'est une opinion qui peut se défendre ; mais, tout de même, dans une histoire générale, le maintien de l'ordre narratif, constamment chronologique, ne va pas sans artifice ; il ne faut rien moins que l'extrême adresse littéraire de l'auteur pour assurer sans trop de gêne la liaison des parties ; rien n'interrompt le flux des événements ; si le style n'était pas si vif et limpide, d'une limpidité qui éveille de temps en temps le souvenir de l'*Essai sur les Mœurs*, on arriverait essoufflé et un peu étourdi à la fin de certains chapitres ; l'aspect trop noir de la composition typographique ajoute encore à cette sensation.

Mais, après tout, ce n'est là que sensation personnelle ; tout le monde ne l'éprouvera pas, tandis que tout le monde goûtera les qualités très sympathiques de la nouvelle *Histoire de Bretagne*. Elle se range dans cette catégorie d'ouvrages dont c'est une tâche ingrate que de rendre compte dans une revue critique, ceux qu'on met trop haut pour ne pas répugner à en signaler les points faibles.

Signalons à M. Dupouy, en vue de la deuxième édition, quelques erreurs de détail, allégations contestables et omissions sans doute involontaires.

\* P. 13. — Il est tout à fait impossible de rattacher *Blabia* à *Blavet* ; *Blabia*, c'est *Blaye*.

P. 15-16. — La thèse de M. Loth sur la romanisation de l'Armorique reste très solide dans ses données d'ensemble, ce

qui, assurément, n'implique pas du tout la disparition *totale* — disparition indémontrable — de la vieille langue gauloise, mais la langue bretonne ne peut pas en être considérée comme une survivance. La « lenteur » de l'Armorique « à adopter le christianisme » ne prouve rien contre la romanisation. En dehors des régions méditerranéenne et lyonnaise le christianisme n'apparaît pas en Gaule avec certitude avant le III<sup>e</sup> siècle. L'édit de Milan (de 313 et non de 315) n'a pas provoqué la conversion de tous les sujets de l'Empire : il s'en fallait de beaucoup que les noms de romain et chrétien fussent synonymes avant et même immédiatement après l'apostolat de saint Martin. Que M. Dupouy se souvienne de Rutilius Namatianus.

P. 25. — Il ne faut pas laisser croire que les *plous* sont des *agglomérations* : ce sont des *territoires*; l'agglomération, dans le *plou*, c'est le *guic* (*vicus*), par exemple Guitalmézé en Ploudalmézé, Guiclan en Plouélan, etc.

P. 27. — Que « la Bretagne n'a pas de sainte éponyme », c'est une assertion vraie pour les premiers siècles seulement; à partir des x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> on trouve Loperhet, Perguet, etc., et les nombreux Locmaria.

P. 46. — Les barons « hérupés » ne sont pas les barons « rebelles », mais ceux du Hurepois, c'est-à-dire du pays d'Etampes. M. Bédier a expliqué pourquoi Salomon était populaire au moyen âge dans l'Orléanais : ses restes avaient été transportés, au x<sup>e</sup> siècle, de Plélan à Pithiviers; l'église principale de cette dernière ville est encore sous son vocable (Voir les *Légendes épiques*).

P. 50. — Le roi Salomon n'a pas été assassiné à La Martyre, mais, ainsi que M. Le Lay l'a démontré, près du village du Merzer en Langoëlan, dans le pays de Cléguérec (*Mémoires de la Société d'Histoire de Bretagne*, t. V, 1924, 2<sup>e</sup> partie).

P. 68. — Le siège de Dol de 1086 n'a jamais eu lieu.

P. 73. — Le domaine congéable ne comporte aucune trace du servage.

P. 78. — Le fondateur de Cîteaux est Robert de Molesmes (en 1098), non saint Bernard, à qui suffit la gloire, étant d'ailleurs Cistercien, d'avoir été l'animateur du monde chrétien au XII<sup>e</sup> siècle.

P. 84. — La composition du *Roman d'Aquin* est en rapport direct avec les prétentions métropolitaines des évêques de Dol (Voir les *Légendes épiques* de J. Bédier).

P. 197. — Date du combat de la Cordelière : 10 août 1512 et non 1513.

P. 203. — Date de l'édit des présidiaux : mars 1552 (n. st.) et non 1551.

P. 244 et 274. — Remarquer que les tribunaux d'amirauté créés en 1640 par Richelieu tombèrent en désuétude dès la mort du cardinal; il n'y eut d'amirautés permanentes qu'à partir de 1691.

P. 338. — Le ressort du présidial de Quimper n'a pas été étendu au N.-E. par le chancelier de Maupeou.

P. 341. — Le mot de « capitalistes » est à restituer aux rédacteurs du cahier de Concarneau.

P. 395. — « L'enseigne lorientais Bisson » était de Guéméné-sur-Scorff. En compensation pour Lorient, Dupuy-de-Lôme (né en Plœmeur) pouvait être cité, p. 403, comme le créateur de la flotte cuirassée de la France.

P. 404. — L'*Association bretonne* avait sa place toute marquée parmi les témoignages de la poussée « d'une puissance et d'une hardiesse toutes nouvelles » qui se produisit en Bretagne après 1830.

P. 416. — Yann d'Argent était de Saint-Servais, près de Landivisiau, non de Saint-Malo.

P. 419. — Deux erreurs de date : lire, pour la Société Archéologique du Finistère, 1873; pour l'*Emigration bretonne*, de M. Joseph Loth, 1883.

Une énumération des principaux littérateurs comporte toujours forcément quelque arbitraire. Cependant deux noms méritaient de figurer page 418 tout autant que ceux de Paul Féval et Zénaïde Fleuriot. Ce sont ceux de Frédéric Le Guyader et de Botrel. La *Chanson du Cidre* est incontestablement d'un poète. Botrel, quoiqu'il ait eu le tort de mettre à la mode une conception conventionnelle et assez fautive de la Bretagne, était un excellent chansonnier; à supposer que son succès résulte d'une erreur complète du public, cette erreur représente un fait que l'historien ne saurait négliger.

H. WAQUET.